

Exposé HDR Sylvie Chaperon, 15 décembre.

Sexe et genre, voilà des mots souvent accolés dans les études sur les femmes de ces dernières années. Un petit sondage dans le catalogue Opale plus donne une trentaine de titres d'ouvrage contenant ces mots, au singulier comme au pluriel. Titres qui, à quelques exceptions près, datent tous des années 1990 ou 2000. Parmi les plus anciens, un livre a été particulièrement important pour ce milieu de recherche : intitulé *Sexe et genre. De la hiérarchie entre les sexes* il sort en 1991 mais est issu d'un colloque tenu en 1989 en clôture des ATP CNRS « Recherches sur les femmes et recherches féministes ». A ce moment, les deux termes renvoient aux définitions et aux rapports qu'entretiennent le sexe dit biologique et le sexe dit social. Les concepts de sexe social ou de genre expriment un renversement de paradigme impulsé par les études sur les femmes et qu'on peut dater *grosso modo* des années 1980 : désormais c'est le genre qui détermine le sexe et non l'inverse. La logique du constructivisme social a donc pris le pas sur celle du naturalisme. Exprimée si abruptement, la formule peut heurter et je me souviens des nombreux débats qu'avait suscité en son temps le texte de Christine Delphy « Penser le genre : quel problème ? », présenté lors de ce colloque où elle affirmait que « le genre précède le sexe ; dans cette hypothèse, le sexe est simplement un *marqueur* de la division sociale¹ ». J'entends encore diverses chercheuses exprimer leur incompréhension. Mais moi, nourrie que j'étais par les écrits de ces féministes appelées matérialistes ou radicales, je le comprenais parfaitement et j'y souscrivais pleinement. Que la reproduction humaine soit sexuée, voilà une donnée de l'histoire naturelle qu'on ne peut nier, mais ni la bicatégorisation sexuelle, ni la hiérarchie entre les sexes n'en dérivent. Le concept de genre continue de faire débat, disons ici pour faire simple qu'il désigne l'ensemble des pratiques sociales (y compris discursives) qui produisent la bigatégorisation et la hiérarchie sexuelles².

Au moment où est publié ce colloque du CNRS, je travaille à ma thèse sous la direction de Michelle Perrot. Je tiens à rendre hommage à cette grande historienne et à souligner son rôle fondamental en France. Elle a su encadrer de très nombreux travaux sans jamais imposer une ligne d'interprétation, elle a contribué à former une communauté d'historiennes et elle a su donner le goût de l'histoire des femmes à un large public par ses publications et ses émissions de radio. En dirigeant plusieurs thèses sur l'histoire du

¹ Hurtig Marie-Claude et al., *Sexe et genre. De la hiérarchie entre les sexes*, Paris, CNRS, 1991, p.94.

² Sur les différents usages de cette notion en histoire on peut se reporter à Fougeyrollas-Schwebel Dominique et al. (dir.), *Le genre comme catégorie d'analyse. Sociologie, histoire, littérature*, Paris, L'Harmattan, 2003 ; et à Varikas Eleni, *Penser le sexe et le genre*, Paris, PUF, 2006.

féminisme, elle a finalement pris une sorte de revanche sur Ernest Labrousse qui l'avait découragée de choisir ce sujet, pour sa propre thèse.

Ce n'est pas le lieu de m'étendre sur mon doctorat intitulé « Le creux de la vague, féminisme et mouvement de femmes en France de 1945 à 1970 » : je rappelle juste que je n'ai pas défini politiquement le féminisme, j'ai inclus dans mes investigations les composantes féminines, catholiques et communistes principalement, et j'ai démontré le rôle déterminant du *Deuxième sexe* de Beauvoir dans la renaissance et la redéfinition du féminisme en France³. Je dois dire aussi toute ma dette à l'Institut universitaire européen de Florence qui m'a accueillie trois ans comme boursière Lavoisier, m'offrant des conditions de travail que malheureusement bien peu de doctorants connaissent, et provoquant en moi le goût pour l'histoire comparée.

Je me suis ensuite consacrée à l'organisation du cinquantenaire de la publication du *Deuxième sexe*. J'ai rencontré Christine Delphy et travaillé à ses côtés pendant des mois, elle qui représentait une sorte de monstre sacré dont j'avais épluché les articles l'un après l'autre⁴. Pour ma première expérience d'envergure, ce colloque a été un baptême du feu : notre comité scientifique regroupait des spécialistes de 22 pays, notre appel à communications, imprimé en 40 000 exemplaires, a été diffusé par plus de 90 partenaires, centres de recherche, associations ou revues. Au total, 37 pays étaient associés d'une manière ou d'une autre à ce symposium placé sous le haut patronage de l'UNESCO. Nous avons pu réunir en 5 jours de travaux 130 communicants répartis en 10 séances plénières et 19 ateliers, avec des traductions simultanées. Le public rassemblait près de mille personnes lors de la journée finale qui s'est tenue dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne. Pour la préparation de cet événement, j'ai découvert l'ampleur des études beauvoiriennes à l'échelle internationale et j'en ai tenté plusieurs lectures critiques⁵, j'ai travaillé aussi à la comparaison des réceptions du *Deuxième sexe* dans des contextes politiques et culturels nationaux très divers⁶. L'ouvrage issu du colloque montre la richesse des analyses et des questionnements sur l'œuvre et la vie de Beauvoir et le retard paradoxal de la France qui n'a que très faiblement contribué à ce champ⁷.

³ Chaperon Sylvie, *Les années Beauvoir*, Paris, Fayard, 2000.

⁴ Delphy Christine, *L'ennemi principal*, 2 vols. Vol. 1 Economie politique du patriarcat, Vol. 2 Penser le genre. Paris, Syllepse, 1998-2001.

⁵ Chaperon Sylvie, "Lectures contemporaines du *Deuxième sexe*," *Traverses*, n°. 1, 2000, pp.51-63.

⁶ Chaperon Sylvie, "1949-1999 : cinquante ans de lectures et de débats français" dans Delphy Christine et Chaperon Sylvie (dir.), *Le cinquantenaire du Deuxième sexe*, Paris, Syllepse, 2002, pp.357-362 ; Chaperon Sylvie, "Traductions et réceptions du *Deuxième sexe*" dans Delphy Christine et Chaperon Sylvie (dir.), *Le cinquantenaire*, op.cit.

⁷ Delphy Christine et Chaperon Sylvie (dir.), *Le Cinquantenaire du Deuxième sexe*. Paris, Syllepse, 2002.

Grâce aux séminaires et publications initiés par Florence Rochefort, Michel Trebitsch et Nicole Racine, j'ai tenté de procéder à partir du cas Beauvoir et Sartre, à une analyse genrée des intellectuels en France, attentive aux écarts dans la formation des auteurs et les réceptions de leurs œuvres et à la division sexuelle du travail dans le champ intellectuel⁸. Depuis, les études beauvoiriennes continuent de s'étoffer et on en aura un aperçu lors de l'année 2008 où de nombreuses commémorations du centenaire de la naissance de Beauvoir sont prévues et auxquelles je prendrai ma part⁹.

Bien que je m'oriente de plus en plus vers d'autres terrains d'études, je ne compte abandonner ni l'histoire du féminisme en général, ni celle de Beauvoir en particulier. L'histoire du genre se dote d'outils de recherche et d'enseignement en ce moment et je souhaite y contribuer à ma façon. L'effort de valorisation de la recherche doit être mené plus intensément. Je travaille depuis plusieurs années à une prosopographie des féministes dans le nouveau dictionnaire du Maitron coordonné par Claude Penner¹⁰, et nous sommes un certain nombre à envisager dans un futur pas trop lointain un dictionnaire biographique des féministes françaises à l'instar de ceux qui existent déjà dans plusieurs pays européens. Une anthologie de documents féministes mériterait aussi d'être éditée, pour renouveler celle de Daniel Armogathe et Maïté Albistur, d'ailleurs épuisée¹¹ ; sans compter d'éventuels manuels pédagogiques pour le premier cycle universitaire ou en direction des enseignants du secondaire. Je veux poursuivre mes recherches essentiellement dans deux directions. J'aimerais faire des excursions dans le féminisme français des si complexes et si riches années 1970 auxquelles participe activement Beauvoir, ce que j'ai commencé à faire dans un article pour un ouvrage dirigé par Margaret Simons, philosophe américaine spécialiste de Beauvoir¹². Les sources sont nombreuses et les actrices toujours présentes. D'autre part, je veux travailler à partir du cas de Beauvoir à une histoire de la vie privée, amoureuse et sexuelle. Elle nous a laissé des sources exceptionnellement nombreuses, gérées attentivement par Sylvie Le Bon de Beauvoir, son exécutrice testamentaire. A l'aide de ses mémoires, de son journal intime, de ses correspondances amoureuses et de diverses interviews, je veux étudier comment Beauvoir

⁸ Chaperon Sylvie, "Une génération d'intellectuelles dans le sillage de Beauvoir," *Clio*, n°. 13, Intellectuelles, 2001, pp.99-116 et "Simone de Beauvoir à la croisée de l'histoire des femmes et des intellectuels" dans Racine Nicole et Trebitsch Michel (dir.), *Du genre en histoire des intellectuels*, Paris, Complexe, 2004, pp.115-133.

⁹ Notamment le colloque du Centenaire de la naissance de Simone de Beauvoir, sous la direction scientifique de Julia Kristeva. 9-10-11 janvier 2008, que j'aurai l'honneur de clôturer.

¹⁰ Deux volumes papiers sont déjà sortis accompagnés de Cdroms.

¹¹ Albistur Maïté et Armogathe Daniel, *Histoire du féminisme français du Moyen-Age à nos jours*, 2 vols. Paris, Des femmes, 1977.

¹² Chaperon Sylvie, "Simone de Beauvoir and the Women's Movement" dans A. Simons Margaret (dir.), *Feminist Writings*, Urbana, University of Illinois Press, 2009.

a tenté précocement de vivre des amours hors normes, qui préfigurent à plus d'un titre la future révolution sexuelle des années 1970.¹³

Depuis quelques années, je m'intéresse de plus en plus à l'histoire de la sexualité, tout en restant fidèle au genre. Cette fois dans l'articulation sexe/genre, le mot sexe ne renvoie donc plus au sexe dit biologique mais à la sexualité, soit aux pratiques sexuelles et aux normes qui prétendent régir ces pratiques. Pourquoi donc ce choix ? Le climat particulier de la guerre froide que j'ai analysé à propos des réceptions du *Deuxième sexe* de Beauvoir et de la traduction française des rapports Kinsey se trouve être à l'origine de cette curiosité¹⁴. Les clivages politiques classiques masquent de profondes connivences quant au refus de la libéralisation de la sexualité. Les communistes orthodoxes et les catholiques traditionnels condamnent de concert et pèle mêle toute expression de l'homosexualité, la revendication de l'épanouissement sexuel au féminin, la libéralisation de la contraception et plus généralement la sexologie et la psychanalyse. Le lien entre sexualité et politique y est donc évident. Mais ne serais-je pas tombée aussi dans le piège dénoncé par Michel Foucault ? Dans ces « ruses de la sexualité et du pouvoir » qui « sont parvenues à nous soumettre à cette austère monarchie du sexe, au point de nous vouer à la tâche indéfinie de forcer son secret et d'extorquer à cette ombre les aveux les plus vrais. Ironie de ce dispositif : il nous fait croire qu'il y va de notre libération¹⁵ ». Beauvoir elle-même n'était-elle pas dupe de cette même ruse ? A la fin de mon premier livre, je citais un de ces écrits de 1975 où elle invitait à poursuivre la lutte féministe dans la sexualité : « Elle doit s'attaquer en chacun de nous à ce qui nous est le plus intime et qui nous paraissait le plus sûr. Elle doit contester jusqu'à nos désirs, jusqu'aux formes de notre plaisir¹⁶ ». A-t-elle cru, ai-je cru à sa suite, que la libération finale du genre passait par la déconstruction de la sexualité ?

Ce déplacement est en tout cas collectif, il ne m'est pas propre : les ouvrages sur l'histoire de la sexualité se multiplient et ils comportent le plus souvent une perspective de genre, j'en ai tenté plusieurs synthèses historiographiques¹⁷. Bien qu'il se soit peu préoccupé

¹³ C'est la contribution que je vais donner au livre de Barbara Truffin, Valérie Piette et Régine Beauthier (dir.), *Les révolutions sexuelles au cours des 19^e et 20^e siècles*, Bruxelles, Université libre de Bruxelles, à paraître en 2009.

¹⁴ Chaperon Sylvie, "Haro sur le *Deuxième sexe*" dans Bard Christine (dir.), *Un siècle d'antiféminisme*, Paris, Fayard, 1999, pp.269-283 et "Kinsey en France : les sexualités masculine et féminine en débat," *Le Mouvement social*, n°. 198, 2002, pp.91-110.

¹⁵ Foucault Michel, *La volonté de savoir*. Paris, Gallimard, 1976, p.271.

¹⁶ Simone de Beauvoir, Présentation à *Les femmes s'entêtent*, Paris, Gallimard, 1975 citée par Chaperon, *Les années Beauvoir*, op. cit., p.379.

¹⁷ Chaperon Sylvie, "Histoire contemporaine des sexualités, ébauche d'un bilan historiographique," *Cahiers d'Histoire, revue d'histoire critique*, n°. 84, 2001, pp.5-23 et "L'histoire contemporaine des sexualités en France," *Vingtième siècle*, n°. 75, 2002, pp.47-59.

du genre, Michel Foucault a été un pionnier dans cette entreprise de dénaturalisation et d'historicisation de la sexualité : « La notion de « sexe » écrivait-il a permis de regrouper selon une unité artificielle des éléments anatomiques, des fonctions biologiques, des conduites, des sensations, des plaisirs et elle a permis de faire fonctionner cette unité fictive comme principe causal¹⁸ ». Et il s'est lancé dans la généalogie de cette unité fictive ou artificielle, remontant très loin dans le temps.

J'ai choisi de faire l'histoire de la sexologie, cette discipline qui naît au début du XXe siècle avec la prétention de connaître scientifiquement les lois de la sexualité. Il me semblait qu'il y avait là un beau sujet, riche en sources et négligé par l'historiographie alors que cette science a donné lieu à diverses recherches en Allemagne, en Grande-Bretagne ou aux Etats-Unis¹⁹. Je ne place pas mon travail dans la filiation de l'histoire des sciences au sens classique, au sens épistémologique. Il ne s'agit pas d'écrire une histoire des erreurs, des corrections, des avancées successives que connaîtrait ce nouveau savoir jusqu'à la découverte de la vérité scientifique. Mon projet opte résolument pour une perspective culturelle. L'ensemble des discours savants est étudié comme autant de croyances, de représentations sociales, dont la cohérence et la véracité au regard de nos connaissances scientifiques actuelles, importent peu. Deux évolutions m'intéressent surtout. Du XIXe à la fin du XXe siècle les conceptions sexologiques sont passées d'une sexualité procréative, ordonnée aux lois de la nature et aux fins de la reproduction, à une sexualité hédoniste, clé de l'épanouissement conjugal et personnel à travers le plaisir pris, donné ou reçu. L'orgasme est devenu son unité de mesure dès Alfred Kinsey. L'idéologie de genre associée à ces conceptions s'est dans le même temps transformée : les sexologues ont d'abord répété une différence sexuelle incommensurable, pour affirmer de plus en plus l'identité des processus sexuels chez l'homme et la femme : terminaisons nerveuses ; excitabilité ; acmé sont similaires. Ce sont ces deux mutations que je voulais retracer le plus finement possible.

Après une première phase de dépouillement, je me suis vite rendue compte que la plupart des auteurs français du début du siècle étaient davantage des vulgarisateurs que des novateurs et qu'il s'appuyaient soit sur des spécialistes étrangers (Auguste Forel, Havelock Ellis puis Anton Nyström étaient les plus cités) soit sur une pléiade d'ouvrages français du XIXe siècle, très peu connus. Je décidai donc de remonter à ces origines, soit à la seconde

¹⁸ Foucault, *La volonté de savoir, op. cit.*, p. 204.

¹⁹ Chaperon Sylvie, "La sexologie française contemporaine : un premier bilan historiographique," *Revue d'histoire des sciences humaines*, n°. 17, 2007, pp.7-22.

moitié du XIXe siècle où se fonde un savoir expérimental sur la sexualité qu'elle soit normale ou pathologique²⁰.

Les deux fils rouges que je viens de rappeler ont été mes guides. Je voulais observer dans le XIXe siècle médical quels sens prenait la sexualité et comment cette notion s'articulait au genre. C'est la raison pour laquelle j'ai apporté une attention toute particulière à l'usage des mots qui décrivent les pratiques sexuelles, à leur invention sémantique comme à leur mutation de sens. Contrairement à la plupart des recherches sur l'histoire de la sexologie, je n'ai pas voulu isoler un auteur, une école ou une institution, mais proposer un panorama sur un demi siècle qui inclut aussi bien l'hygiène conjugale que les études des aberrations sexuelles. Il s'agit de deux corpus assez bien différenciés mais qui se rejoignent tout de même sur de nombreux points notamment sur la conception des lois naturelles qui régissent la sexualité ou sur la physiologie du coït.

Bien que je pratique surtout une analyse du discours médical, j'ai essayé autant que possible de donner corps et chair aux auteurs que je lisais. Les psychiatres, les criminologues et les professeurs de médecine légale sont en général assez connus, mais les médecins ordinaires le sont bien moins. J'ai ainsi pu retracer les carrières de Paul Garnier et de Pierre Garnier (que tous les historiens ont confondus jusqu'à présent), de Félix Roubaud, de Jules Guyot, d'Auguste Lutaud et de beaucoup d'autres. Mais bien des auteurs restent mystérieux, cachés ou non derrière des pseudonymes.

Lors de toutes ces lectures, j'ai été frappée par le poids de l'évolutionnisme et du genre. L'évolutionnisme devient au XIXe siècle ce que le tempérament était auparavant : une catégorie universelle de hiérarchisation, capable de justifier scientifiquement aussi bien les inégalités de race, de genre, de classe ou de sexe. D'où à mon avis, l'énorme succès de la théorie de la dégénérescence : elle est le pendant de l'évolutionnisme, elle rend compte des exceptions à la loi de l'évolution et du progrès. La sexualité au sens originel, c'est-à-dire la différence croissante des sexes et donc leur attirance, est un produit de l'évolution. Inversement, les perversions sont des dégénérescences en ce que elles manifestent la double défaillance de cette évolution : chez les pervers, les identités masculine ou féminine se brouillent et donc ils ne sont pas attirés correctement par le coït avec l'autre sexe. Le livre démontre ainsi le rôle primordial du genre dans la conceptualisation de la sexualité. Pour la science médicale de l'époque, il ne peut y avoir de sexualité sans différenciation sexuelle (anatomique ou psychique).

²⁰ Chaperon Sylvie, *Les origines de la sexologie 1850-1900*, Paris, Audibert, 2007

J'entends bien poursuivre dans les années à venir cette recherche. Concernant le XIX^e siècle, il reste énormément de choses à faire. Dans l'immédiat, je suis en train de constituer une anthologie des perversions sexuelles féminines que j'accompagnerai d'une introduction historique. Outre le souci de rassembler des cas féminins peu nombreux et épars dans la littérature médicale, je voudrais aussi étudier de plus près les structures narratives des observations médicales. Je veux aussi apporter quelques coups de zoom sur diverses personnalités. Les paroles de femmes lors des débuts de la sexologie m'attirent tout particulièrement²¹. Depuis la sortie de mon livre, j'ai découvert que Clémence Royer avait écrit un texte sur la natalité que la Société d'anthropologie avait aussitôt censuré. J'aimerais faire une étude sur sa vision de la sexualité (en liaison avec ses positions, qui sont très précises, sur l'évolutionnisme) et sur sa collaboration conflictuelle mais durable avec la Société d'anthropologie. D'une manière générale, mais je ne sais pas encore dans quel cadre, je souhaiterais aussi poursuivre la prosopographie des médecins militants, ceux qui interviennent dans les débats sur l'abolitionnisme, sur la chasteté, l'éducation sexuelle ou le néo-malthusianisme.

Enfin bien sûr, et c'est le grand chantier des années à venir, je veux continuer l'histoire de la sexologie sur le XX^e siècle en liaison avec les mouvements militants mais aussi avec le poids croissant de la psychanalyse. Bref, les sujets de recherche ne manquent pas, même si le lieu pour les mener à bien reste à trouver.

²¹ Chaperon Sylvie, "Sexologie et féminisme : Paroles de femmes" dans Dadoun Roger (dir.), *Sexivilisation, Figures sexuelles du temps présent*, Paris, Punctum, 2007, pp.99-116.